

La pensée de Charles De Coster

Adolphe Nysenholc

Volume 21, Number 2, Fall 1988

L'essai en Belgique romane

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500846ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500846ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Nysenholc, A. (1988). La pensée de Charles De Coster. *Études littéraires*, 21(2), 19–36. <https://doi.org/10.7202/500846ar>

Article abstract

Throughout his work the author of the world famous *Thyl Ulenspiegel* illustrates the anticlerical liberalism, subversive towards the prevailing ideology of the time as coloured by Rabelais' influence as Bakhtine discloses it. We find the same historic setting and the same inspiration in l' *Oeuvre au noir* by Yourcenar. Thyl and Zenon prove to be the heroes of Freedom of Thought, aroused by the queries of the Renaissance humanists, the founders of our modern world.

LA PENSÉE DE CHARLES DE COSTER (SOURCE ET INFLUENCE)

adolphe nysenholc

La déchristianisation en Occident¹, toute relative fût-elle, s'est inscrite, comme tout phénomène social, d'une manière ou d'une autre dans les œuvres des écrivains. Charles De Coster manifeste une des expressions les plus fortes d'une certaine laïcisation des consciences, voire de la sécularisation de la société. Nous étudierons dans quelle mesure on peut établir une filiation de son œuvre, *la Légende de Thyl Ulenspiegel*, avec les *Livres* de Rabelais, comme source, et peut-être avec *l'Œuvre au noir* de Marguerite Yourcenar, roman qui porte sur le même 16^e siècle, comme influence.

Des Livres à la Légende

L'admiration de l'auteur de la *Légende* pour les *Livres* « de haulte graisse » n'est pas un mystère : De Coster étudie Rabelais dans des articles et des lettres ; il le pastiche dans *les Légendes flamandes* avec « les Frères de la Bonne Trogne » et, si aucune farce de Panurge n'est adoptée par Thyl, la verve costérienne emprunte au moins le ton rabelaisien. Il n'y aura pas pourtant contrefaçon, mais renouvellement de vieux procédés : de même que Rabelais fait populaire, en exploitant tous les niveaux de

langue, dialectes, patois, argots de métiers, De Coster va faire vieux, archaïser, jusqu'à se créer une langue personnelle². Mais, si les écritures sont irréductibles, l'idéologie serait-elle commune ?

La référence a cependant paru si évidente qu'on a jugé *la Légende et les aventures héroïques, joyeuses et glorieuses d'Ulenspiegel et de Lamme Goedzak au pays de Flandres et ailleurs*³, en 1868, peu après sa parution, être un « capharnaüm pantagruélique⁴ ».

De fait, le rapprochement préexistait au moins dès février 1856, — date de la création de la revue littéraire et artistique *l'Uylenspiegel*, avec une citation en épigraphe... de Rabelais ; le 2 novembre de la même année, ce périodique, auquel collabore De Coster, adopte le titre de *l'Uylenspiegel le fantaisiste* (qui deviendra en 1860 la tribune du jeune et impétueux libéralisme) avec la devise « Fay ce que voudras » (selon le précepte gravé au-dessus de la porte de l'abbaye de Thélème).

Ainsi, le thème est *donné* à De Coster, avec l'idéal stylistique, par ses amis libéraux et francs-maçons⁵, qui le marquent profondément, sur le plan exotérique par l'idéal de liberté et d'égalité, que traduit son anticléricalisme et son antidespotisme, et sur le plan ésotérique, sa *Légende* étant construite, rythmée, comme une initiation⁶.

De Coster consulte assurément d'autres sources : des livres d'Histoire, des Archives, des Fabliaux⁷, et, avant tout, il reprend le recueil populaire édité par Van Paemel, *Het aardig leven van Thyl Uylenspiegel* (Gent, 48 p., s.d., probablement 1848), qui est en grande partie la matière du livre I de son épopée.

Mêlant le légendaire et l'historique, De Coster se fonde sur la littérature de colportage, comme Rabelais, qui avait adapté une *Chronique* à succès des foires de l'époque, celle du géant Gargantua. Or, parmi ces romans facétieux à la mode du temps de Rabelais, V-L. Saulnier signale un livre intitulé aussi *Thyll Ulenspiegel*!⁸ Ce serait piquant si c'était ce dernier qui eût influencé De Coster à travers Rabelais. Mais Panurge, qui aurait pu être inspiré par l'esprit espiègle de Thyl, ne l'a pas été moins par Renart du roman médiéval, sinon par Villon, le mauvais garçon acoquiné à la bande des Coquillart.

En somme, par delà les brochures foraines, Rabelais, et ensuite De Coster, auraient renoué avec la contre-culture millénaire, non officielle, qui échappait à l'idéologie dominante, la doctrine des clercs.

Si les humanistes traduisent, imitent, adaptent les textes de la haute littérature classique des Anciens, Rabelais, selon la thèse de Mikhaïl Bakhtine⁹, s'abreuve aussi pleinement à la source de la littérature en langue vulgaire de la culture comique populaire, que manifestent particulièrement les grandes fêtes quasi sacrilèges du temps de Carnaval. Et, en la *Légende* de De Coster, qui révèle le même attachement, Camille Lemonnier a salué le livre des peuples, « le livre du peuple¹⁰ ». De Coster, fils spirituel de la Renaissance, sinon de la Réforme, prendrait le relais pour annoncer même, par son héros de libération nationale, l'avènement de cette lame de fond culturelle par la Révolution du socialisme utopique. C'est ce que Bakhtine semble prétendre de Rabelais ; or De Coster ne suivit pas ses amis de rédaction dans l'Internationale. Néanmoins, l'on sait combien la *Légende de Thyl Ulenspiegel* est célèbre en Russie soviétique, et auprès des nations qui accèdent à l'indépendance.

Rabelais déjà occupait des positions très avancées, « les plus progressistes », dit Bakhtine¹¹, en ce sens qu'il est *contre* l'Empereur et contre le Pape, qui représentent l'ancien monde, le Moyen Âge, et *pour* un État national : le bénédictin prend parti en faveur des gallicans, c'est-à-dire du roi en face des ambitions temporelles du souverain Pontife. Et Thyl, qui combat les mêmes puissances incarnées par les mêmes personnages, en sauveur, symbolise autant la lutte que mènent, contre le second Empire et contre la Rome vaticane, — qui notamment excommunie les maçons, — De Coster et les libéraux de son temps.

Quoique clerc et humaniste, Rabelais est considéré par Bakhtine comme un des plus grands porte-parole de la culture authentiquement populaire, du fait que dans son œuvre s'en retrouvent les traits, comme une exploitation intensive du vocabulaire de la place publique, avec notamment les *jurons* et les *injures* les plus variés ; ainsi les prologues déjà sont de véritables boniments de foire où l'auteur interpelle : « Buveurs très illustres et vous Vérolés très précieux... » ; et la Préface du

Hibou de la *Légende d'Ulenspiegel* fonctionne de même façon. Ensuite, se développe le thème du *banquet*, chez les géants, Gargantua (« Que grand tu as »), Pantagruel (« tout était altéré » : le petit-fils de Grandgousier ira à la quête de la Dive Bouteille) : ils ne sont jamais attablés pour un repas mais pour un festin, et le banquet serait une image essentielle de la fête populaire, la ripaille est une glorification païenne de la vie, représentant la victoire sur la mort, et donc l'immortalité, ici-bas, du peuple. Lamme Goedzak perpétue la tradition.

D'une manière générale, il y a profusion, dans la *Chronique* comme dans la *Légende*, de formes et d'images de la fête populaire, qu'incarne l'événement très symbolique du carnaval ; d'où l'attestation innombrable de *jeux*, dont les jongleries verbales, de *masques* grimaçants, de scènes de *détronement* : car c'est le monde à l'envers. Le monarque grotesque Picrochole, vaincu au jeu de la guerre, fuit pour finir simple journalier à Lyon, et des chefs spirituels sans humour terminent leur carrière dans les enfers comme le pape Sixte, devenu « gresseur de verole », ou Urbain, « croque-lardon ». Les parents de Pantagruel sont comme des géants de procession ; Panurge ne respecte rien : il s'ingénie à mille facéties, aucune institution ne semble sacrée, ni église, ni droit, ni Sorbonne, ni mariage, etc. De même, dans les kermesses breugheliennes de la *Légende*, Thyl s'est fait une réputation de bouffon : il se produit à la foire de Bruges, à la joyeuse entrée de Philippe II à Anvers (« je croyais qu'il n'y avait de fol que moi », ose-t-il dire en Sa présence) ; il détrône de même le père, Charles-Quint, qu'il invite à venir baiser la bouche par laquelle il ne parle pas flamand, et le Saint Père, vicaire de Dieu, qui semble sinon « puer episcoporum » du moins papa « fatuorum », pape des bouffons au « dies innocentium ¹² », avec son chien cannibale qui suce des os d'hérétiques. Faire le « fou » donnait le droit de traiter les choses d'une façon non conventionnelle, sur le mode joyeux et libre.

Mais, au-delà de ces irrévérences religieuses, est-ce dans Rabelais que De Coster a pu trouver sa tendance à l'agnosticisme laïque ? Certes, la Sorbonne condamne à peu près chaque *livre* de Rabelais ; tout comme Philippe II d'Espagne mettra à l'index une édition d'*Ulenspiegel* (livre de colportage publié par Jan Van Gelen à Anvers), où Thyl continuait à ne pas respecter les prêtres ni les mœurs : « cette interdiction est

renouvelée à Anvers en 1621¹³ ». Mais, l'un, dans la première moitié du 16^e siècle, et, l'autre, à la fin du siècle, sont-ils frappés d'interdit pour les mêmes raisons ? Le *Pantagruel*, en 1532, n'est pas taxé d'impiété, mais d'obscénité. Or, De Coster fait appeler son héros, par Nele, « homme sans foi », et lui-même évoluera du catholicisme au déisme, voire à l'athéisme.

De fait, la mécréance de Rabelais, si mécréance il y a, Charles De Coster la trouve plutôt dans l'irrégion de ses contemporains. En tout cas, l'on a un engouement considérable des auteurs belges de ce temps pour le 16^e siècle, Henri Samuel écrit un drame, *le Duc d'Albe à Bruxelles*, De Reiffenberg compose un *Guillaume le Taciturne*, Clément Michaëls fils, *Philippe II et Don Carlos*, en 1863, et notamment chez ceux qui comme Charles Potvin, avec ses quatre actes en vers, *les Gueux* (1864), et lui-même, se font les porte-parole des librepenseurs, qui en cette moitié du 19^e siècle s'identifient volontiers aux Gueux et aux Réformés, comme leurs précurseurs. Associant Rabelais et Uylenspiegel, dans un syncrétisme emblématique, ils font de l'un comme de l'autre des symboles de l'anticléricalisme, religieux et politique. Maître Alcofribas Nasier se serait-il reconnu en ce maître à penser qu'il serait devenu ? Dans un numéro de 1862 de la revue l'*Uylenspiegel*, on lit cette profession de foi : « Ni les dieux, ni les saints, ni les papes, ni les princes, empereurs ou rois ne seront nos amis¹⁴ ».

Gustave Charlier et John Bartier montrent que, dans les efforts désespérés des Réformes contre l'orthodoxie romaine, les libéraux belges retrouvaient le modèle de leurs propres campagnes contre l'intolérance religieuse. « C'est un thème qui ne cesse de revenir dans les livres, les pamphlets, les articles des Louis de Fré, Ch. Potvin, François Laurent... Et la *Légende* baigne tout entière dans cette mystique libérale de l'époque : de là ces caricatures violentes de moines inquisiteurs et cette ferveur de haine pour l'oppression politique et spirituelle¹⁵. »

Il y aurait lieu de connaître la véritable conception religieuse ou philosophique de Rabelais. Mais l'étude des influences de De Coster permettra paradoxalement de poser encore mieux le problème.

Le Père des lettres belges

Charles De Coster a vraiment ouvert une ère nouvelle : il fut revendiqué par la Jeune Belgique comme son initiateur ; et J. Hanse le considère comme « le père nourricier de notre littérature » et « même de tous nos arts : musique, sculpture, peinture surtout ¹⁶ » ; en 1928, 75 artistes ont illustré l'œuvre, source inépuisable. Il semble avoir influencé Verhaeren, C. Lemonnier, son fervent admirateur ; Georges Eekhoud avec « Loïet le couvreur » in *Libertins d'Anvers* ; Van Offel, Tousseul ; Michel de Ghelderode (*l'Histoire comique de Keiser Karel*, offert au génie de De Coster) : ce Charles-Quint est bouffon comme Ulenspiegel, *la Flandre littéraire* (déc. 1923) salue en son auteur « notre nouveau De Coster ». Et du côté néerlandophone, il y a *Pallietter* de Felix Timmermans (1917), considéré par la même revue (nov. 1923) comme un « nouveau Ulenspiegel » ; Herman Teirlinck donne *De nieuwe Uilenspiegel* (1920) ; Lode Baekelmans est parfois surnommé le « Thyl Ulenspiegel » des lettres flamandes ; l'on a encore *De Witte*, ce Poil de Carotte de Ernest Claes, et Strijn Streuvels, Buysse, etc.

Mais, inspirateur de thèmes, l'a-t-il été pour ses idées militantes ? Son engagement a peut-être été davantage perçu hors des frontières, dans les fort nombreuses traductions... ¹⁷

En tout cas, Edmond Picard donne encore *Au pays des bilingues* (1923), qui fait un amalgame entre Rabelais et De Coster : c'est une satire politique, où Thyl critiquait l'après-guerre ; il imagine le royaume des Dipsodes congelé... figé depuis le 16^e siècle, mais qui s'éveille... Gargantua envoie son fils Pantagruel et Panurge, Epistémon,... ils visitent Anvers, Bruxelles, jugent nos mœurs et institutions ; enfin, Panurge avoue : « Mon vrai nom est Thyl Uylenspiegel ».

La Légende et l'Œuvre au noir

Mais qu'en est-il de Marguerite Yourcenar, à l'ascendance en partie belge, et qui fut membre de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique avant de l'être de l'Académie française ?

Son roman, *l'Œuvre au noir*, se situe, on le sait, comme *la Légende de Thyl Ulenspiegel*, non seulement au 16^e siècle,

mais encore principalement dans la Flandre de ce temps : d'où sont évoqués les mêmes figures, Charles-Quint, le duc d'Albe et son Tribunal de sang, les comtes d'Egmont et de Horne, le Prince d'Orange¹⁸ ; les mêmes événements historiques, comme celui des placards, les indulgences¹⁹ ; les mêmes lieux, tels la Zélande et Gueldre révoltées. Les deux auteurs ont un souci comparable de recourir aux documents d'époque et de les citer en notes²⁰. L'épisode des briseurs d'images est interprété de la même façon comme une provocation du pouvoir établi qui cherche à sévir.

Quant aux personnages, il y a Zénon, bâtard de Hilzonde et d'un prélat italien, comme Nele fut enfant naturel de Katheline et de Hanske, un gentilhomme, son « beau diable ». Et le procès de Zénon semble une synthèse des procès du père de Thyl, Claes le réformé, et de la mère de Nele, Katheline la sorcière : à l'occultisme de cette dernière correspond la recherche alchimique de Zénon, qui est accusé d'hérésie, comme Claes, et d'impiété, comme Katheline.

Outre les suppliciés de-ci de-là (sorcière brûlée, homme pendu, femme enterrée vive, etc.), une branche entière du lignage des banquiers Henri-Juste meurt martyrisée tout comme la famille de Thyl Ulenspiegel : si Claes, Soetkin, sa femme, et Katheline meurent torturés, par le feu et par l'eau, Hilzonde, la mère de Zénon, agonise d'un supplice à Munster en tant qu'anabaptiste ; Alberico de 'Nuni (le prélat venu de Florence et père de Zénon) est assassiné à Rome (et peut-être sur ordre du pape...) ; enfin Zénon, lui-même, le fils illégitime, condamné, comme Claes, au bûcher, s'ouvre les veines... Un même destin tragique unit ces familles.

Ensuite, les pérégrinations de Zénon à travers l'Europe (de la Suède à la Turquie, et d'Alger en Pologne) rappellent les errances de Thyl, de Damme à Rome et d'Allemagne en Zélande... Après quoi, Zénon, médecin des princes, se met incognito au service des petites gens de Bruges ainsi que Ulenspiegel, entré dans la clandestinité sous le Prince de Nassau, se donne à la cause du peuple de Flandre.

Zénon, menacé, pense un moment fuir... mais il revient, comme pour témoigner ; le tribunal lui sera une tribune pour l'expression de sa libre pensée ; et sa mort volontaire, authentifiant son indépendance de jugement, prêchera d'exemple. Car

il risquait une mort absurde, en pleine mer, volé, trucidé par les « passeurs » ; et toute la lente émancipation de sa vie eût été perdue pour chacun... « Ik ben Ulienden spiegel », dit Thyl ; et Zénon fonctionne aussi comme un miroir de son temps : « La révolte qui vous inquiète était en moi », dit-il, « ou peut-être dans le siècle ²¹ ».

Zénon et Thyl se sacrifient chacun pour les autres ; aucun des deux n'est récupéré (« Est-ce qu'on enterre Thyl, l'esprit de la mère Flandre ? ») ; le rebelle comme le dissident vont, par leurs idées, jusqu'à risquer la mort. Le martyr athée de l'humanisme savant, type Zénon, et le héros sans foi de l'indépendance populaire, genre Ulenspiegel, témoignent tous deux de la liberté de conscience.

Certes, l'aventure de l'esprit qu'est *l'Œuvre au noir* se distingue à plus d'un titre de la *Légende* héroïque d'Ulenspiegel. Yourcenar s'intéresse moins à l'épopée du peuple qu'à l'histoire des classes dominantes : elle voit les choses de haut, maîtrisant les situations par la superbe de son style ; et l'introspection du génie de Zénon, humaniste de fond, est comme une descente dantesque aux enfers ; c'est vertigineux.

Et de fait, les similitudes évoquées sont pure coïncidence, comme l'atteste une lettre du 10 février 1977 ²² : « C'est avec un grand plaisir que je répondrai à vos questions », écrit Marguerite Yourcenar, « concernant la *Légende d'Ulenspiegel* de Charles De Coster, dont j'ai parlé dans mon discours de réception à l'Académie belge ²³, mais trop brièvement, car à cette date, je dois vous avouer que je n'avais pas encore lu cet admirable livre ». Et elle poursuit : « J'en ai parlé aussi, brièvement, dans *Souvenirs pieux* (1974), mais cette fois en connaissance de cause, car entre temps, cet ouvrage d'une qualité unique m'était comme par miracle tombé entre les mains. Il y a, avec *l'Œuvre au noir*, des parallélismes de sources (chroniques d'époque, etc. ²⁴) dont vous vous êtes sans doute aperçu déjà ».

Plutôt qu'une influence consciente, on peut déceler filiation ou parenté objective.

On se souvient de Claes, à la naissance de son fils, — qui rend grâce, non à Dieu, mais au soleil. Zénon partage la même vénération pour cette sorte de divinité : « Plein de révérencieuse

pensée qui l'eût fait mettre à mort sur toutes les places publiques de Mahomet ou du Christ, il songea que les symboles les plus adéquats du conjectural Bien Suprême sont encore ceux qui passent... pour les plus idolâtres, et ce globe igné le seul Dieu visible pour des créatures qui périraient sans lui ²⁶ ».

Le thème de la révolte politique et religieuse, — théologique même chez Yourcenar, — est commun aux deux œuvres !

Par son innocence, qui était sa jeunesse, (Zénon) s'imaginait que personne jusque-là n'avait contenu dans sa poitrine tant de rancœur à l'égard de l'état de prêtrise, ni poussé si loin la révolte ou l'hypocrisie ». Mais, « tout traître à l'Église est tôt ou tard rebelle à son prince », conclut Madame Marguerite, la Régente en visite chez le banquier Henri-Juste, qui condamnait la Réforme ; elle insista sur la nécessité de brider l'insubordination populaire, l'hérésie déchirant l'Église. En revanche, Simon Adriaensen, à Munster, continuait à donner raison aux fidèles, les anabaptistes, « contre l'Église et l'État qui les avaient écrasés » ; ailleurs, « près de trois cents hommes et femmes déclarés rebelles à Dieu et au prince ont été exécutés à Armentières ». Moralité : « ces placards gardés par la troupe insultent à nos libertés civiques. Tout mécontent est étiqueté protestant ²⁷ ».

Seulement, Yourcenar n'est pas partisane à la façon de De Coster, écrivain engagé et polémiste, elle s'efforce à l'impartialité : « L'Espagnol persécute sauvagement les soi-disant réformés, mais la majorité des patriotes sont bon catholiques ». Elle critique les uns comme les autres : « Ces réformés s'enorgueillissent de l'austérité de leurs mœurs, mais leur chef en Flandre, Monsieur de Bréderode, est un coquin débauché ». De même, « l'Église insiste charitablement pour que ceux qui se confessent *in extremis* ne soient soumis qu'à la mort simple, poussant de la sorte des malheureux au parjure et au mésusage des sacrements. Les évangélistes, de leur côté, égorgent quand ils le peuvent les misérables restes des anabaptistes ». Et si Zénon dénonçait les « ignominies romaines », il déclare aussi que « Luther a propagé une idolâtrie du Livre pire que bien des pratiques jugées par lui superstitieuses » et que « la doctrine du salut par la foi ravale la dignité de l'homme » ; finalement, « les seigneurs réformés d'Allemagne jouant aux boules avec des têtes de paysans révoltés valent bien les lansquenets du duc ²⁸ ».

En somme, *l'Œuvre au noir*, par-delà les querelles scolastiques et les guerres de religions, se préoccupe de montrer la genèse de l'athéisme dans le monde chrétien d'Occident : — avec des poussées plus ou moins grandes dans les consciences, si bien que se dégage une sorte d'**échelle de la mécréance** que parcourent à des degrés divers les personnages pris dans une lente escalade de l'impiété. Il y a le Prieur des Cordeliers, cette belle âme pieuse, à l'agonie ; Zénon recueille sa confession intermittente : — « loin de moi de mettre en doute les saints prodiges et l'Écriture, dit le religieux avec quelque chaleur, mais de nos jours, mon ami (et j'ai passé soixante ans), je n'ai jamais vu que Dieu intervînt directement dans nos affaires terrestres. Dieu se délègue. Il n'agit qu'à travers nous pauvres hommes ». Après une exécution atroce de protestants, le Prieur s'indigne à propos de confrères du clergé à qui il en avait parlé : « Aucun de ces saints gens qui n'approuvât les fins, sinon les moyens des tribunaux d'exception ou du moins ne protestât que mollement contre leur sanglant excès ». Plus tard, il s'interroge : « Comment osons-nous envoyer à Dieu des âmes aux fautes desquelles nous ajoutons le désespoir et le blasphème, par suite des tourments que nous faisons subir aux corps ? ». Sa réflexion évoluera encore, dont il livrera la pensée intime dernière : « Pendant combien de nuits ai-je repoussé l'idée que Dieu n'est au-dessus de nous qu'un tyran ou qu'un monarque incapable, et que l'athée qui le nie est le seul homme qui ne blasphème pas... je vais plus loin... Peut-être [Dieu] n'est-il dans nos mains qu'une petite flamme qu'il dépend de nous d'alimenter et de ne pas laisser éteindre ; peut-être sommes-nous la pointe la plus avancée à laquelle il parvienne... Combien de malheureux qu'indigne la notion de Son omnipotence accourraient du fond de leur détresse si on leur demandait de venir en aide à la faiblesse de Dieu ? ... c'est à nous de Le sauver dans les créatures... ²⁹ »

Il y a Martha, la demi-sœur de Zénon, la fille de Hilzonde et Simon Adriaensen, morts anabaptistes : « Il y avait longtemps que Martha avait sacrifié *l'Institution chrétienne* de Calvin, ce livre hérétique étant, comme le lui avait poliment fait remarquer Philibert (son époux, l'héritier du banquier Henri-Juste), par trop compromettant ». Et, lorsque Zénon, son frère utérin, fut en prison, « le chanoine avait recommandé [à Martha] de prier pour cet impie, ne sachant pas qu'elle s'abstenait de prier ».

Elle était la négation de ses parents ; Zénon « avait été ce rebelle qu'elle n'avait pas su être ». Et pour cette contre-réformée sans conviction, « les seuls souvenirs un peu doux étaient ceux de cette Bénédictine que Dieu lui avait reprise, à supposer qu'il y eût un Dieu ». Or, « son attitude à l'église édifiait tout le monde, mais elle méprisait tout bas ses momeries ³⁰ ».

Outre cette dévote meurtrie à la foi morte, il y a encore Gilles Rombaut, le geôlier de Zénon, qui « n'était pas très sûr qu'il y eût un Bon Dieu, vu le vilain état de ce bas monde ³¹ ».

Il y a aussi Don Blas de Vela, « pour qui Dieu était l'Un-non-manifesté », mais « Jean Myers rirait de ce mot Dieu de son rire à bouche fermée ³² ».

L'on a encore le chanoine octogénaire, Bartholomé Campanus, le vieux maître de Zénon, qui vient lui demander d'abjurer son impiété pour sauver sa vie... Zénon refuse : il connaîtra le bûcher. Le vieil homme alors s'en va, et « Pour la première fois de sa vie, ces arrangements dus à la sagesse des ancêtres parurent contestables au vieillard... ³³ »

En tout cas, c'est Zénon qui semble avoir été le plus loin dans la voie de l'athéisme. Après tout, l'incrédulité diffuse de Thyl, c'est à Zénon, philosophe-médecin, qu'il revient de la formuler : ainsi, Colas Gheel, admiratif, assis sur une planche, « écoutait les divagations de Zénon galopant des atomes d'Épicure à la duplication du cube, et de la nature de l'or à la sottise des preuves de l'existence de Dieu ». Alors, le jour où le chanoine Campanus entendit Zénon, son disciple, « tourner en dérision les pieuses rêveries du *Songe de Scipion*, il comprit que son élève avait renoncé en secret aux consolations du Christ ». Colas Gheel finira par traiter Zénon de « suppôt du Diable, de Judas et d'Antéchrist ». Quand quelqu'un dit à Zénon : « Comme vous parlez haut dans l'église ! », « — Dieu n'entend guère, répondit amèrement Zénon ». On se souviendra d'une réflexion similaire de Thyl : « Je veux sauver la terre de Flandre. Je le demandai au grand Dieu du ciel et de la terre, mais il ne me répondit point ». Aussi, Zénon a cette parole : « Je professe ma foi en un dieu qui n'est pas né d'une vierge, ne ressuscitera pas au troisième jour, mais dont le royaume est de ce monde ». Zénon écolier avait déjà tenu des cahiers de citations dans ce sens : « C'était pour la plupart des extraits de

philosophes païens copiés en grand secret du temps où il s'instruisait à Bruges sous la surveillance du chanoine, qui contenaient un certain nombre d'opinions scandaleuses sur la nature et l'inexistence de Dieu ; ou encore des citations des Pères attaquant le culte des idoles, et détournées de leur sens pour démontrer l'inanité de la dévotion et des cérémonies chrétiennes³⁴ ».

« Vos censeurs ne sont pas si bêtes », dit Henri-Maximilien, son cousin, « ces Messieurs de Bâle et le Saint-Office à Rome vous entendent assez pour vous condamner. À leurs yeux, vous n'êtes qu'un athée ». Maître Langelier, son présent libraire, « vint tout effaré lui apprendre que décidément ordre était donné pour la saisie des *Prothéories* et leur destruction par la main du bourreau ». Il sera « mécréant condamné par la Sorbonne ». Certes, en son for intérieur, « la Loi chrétienne, la Loi juive et la Loi mahométane n'étaient autre chose que les Trois Impostures ». Aussi, le philosophe demanda avec un fin sourire : « Votre Révérence fait-elle de moi un luthérien ? — Non, mon ami [répondit le Prieur], je crains que vous n'ayez pas assez de foi pour être hérétique³⁵. »

Ainsi tombe l'acte d'accusation. Si les magistrats bourgeois jugeaient en dernier ressort les crimes de droit commun, « l'évêque tenait à dire le mot final dans une complexe cause d'athéisme et d'hérésie » ; il obtint que deux théologiens de l'Université de Louvain fussent admis en qualité d'auditeurs : « On n'oubliait pas que [Zénon] avait jadis séjourné chez le Turc infidèle ; il s'agissait de savoir s'il y avait ou non apostasié comme le bruit en avait couru³⁶ ».

« En matière de droit commun, rien, grâce à Dieu, n'a été prouvé contre vous », fait le chanoine, qui espère ainsi le disculper de délits dont on le charge faussement (avortement, débauche, meurtre), quoiqu'il sache que « dix présomptions équivalent à une conviction pour le populaire, et même pour la plupart des juges ». Mais, ce qui est plus grave, de son point de vue, « les crimes d'athéisme et d'impiété sont patents ». Le vieux chanoine lui offre de plaider en faveur de sa vie, s'il revenait à résipiscence. Zénon, ferme sur les principes, refuse un salut qui ferait perdre son sens à toute son existence. « Votre opiniâtreté est une foi impie dont vous vous croyez le martyr », conclut en désespoir de cause le chanoine, connaissant « ce luciférien orgueil³⁷ ».

Tel est son cheminement spirituel sur la voie d'un athéisme conséquent. Zénon se donnera une mort de stoïcien, — une mort de Socrate, de Zénon de Cittium³⁸, — seul maître de son destin, et par respect pour son corps.

Zénon et Rabelais

Par sa *Note de l'auteur*, en fin de volume, Marguerite Yourcenar nous apprend que Zénon serait une synchrèse de génies du 16^e siècle : Léonard de Vinci, dont il a l'ingéniosité (Zénon rêve de bombes volantes et autres engins) ; Césalpin, dont il partage le goût de la botanique ; l'anatomiste Vésale, (comme lui Zénon vole des cadavres à disséquer). Zénon est médecin aussi bien que Servet. Il pratique une intervention chirurgicale tirée des *Mémoires* d'Ambroise Paré, il est kabbaliste comme Campanella. En outre, « les voyages de Zénon, sa triple carrière d'alchimiste, de médecin et de philosophe, et jusqu'à ses ennuis à Bâle, suivent de très près, dit Yourcenar, ce qu'on sait ou ce qu'on raconte de Paracelse³⁹ ».

L'athéisme de Zénon serait lié à la naissance des sciences. D'ailleurs, on l'incriminera d'« impiétés savantes⁴⁰ ».

En tout cas, Zénon semble réaliser le programme d'éducation humaniste conçu par Gargantua pour faire de son fils Pantagruel « ung abysme de science » ; et le chapitre charnière de *l'Œuvre au noir* décrit cet « Abîme ».

Zénon fait même penser plus d'une fois à Rabelais lui-même : si Rabelais fut moine cordelier, et puis médecin, Zénon passera à Bruges 6 ans chez le Prieur des cordeliers à soigner toutes gens ; tous deux ont voyagé en tant qu'étudiants en France et comme praticiens dans diverses régions d'Europe, et dispenseront leurs soins à quelques grands de ce monde. Rabelais pratique parmi les premières dissections de ce temps, aussi préoccupé d'anatomie et du corps humain que Zénon. Selon Lucien Febvre, Rabelais, « capable de bâtir un horoscope », partage encore des préoccupations occultes avec Zénon ; le premier éditeur de Rabelais s'appelle François Juste, qui est le nom de famille de la mère de Zénon ; et si Rabelais, qui a à son actif des œuvres scientifiques et médicales, écrit *la Pantagruéline Prognostication* et autres almanachs, Zénon compose des *Prophéties grotesques* (M. Yourcenar dit qu'elle s'est inspirée

des *Profezie* de Léonard de Vinci ; il n'empêche, un médecin qui publie des prophéties comiques au 16^e siècle ne manquera pas de faire penser à François Rabelais). Enfin, Rabelais, « savant homme et médecin réputé », comme Zénon, a ses livres condamnés même par la Sorbonne.

Certes, la romancière ne cite pas Rabelais dans sa *note* explicative. Pourtant, Rabelais se profile si bien dans Zénon... que la Chronique joyeuse de maître Alcofribas Nasier apparaît un moment dans *l'Œuvre au noir* : Philibert, financier bien-pensant, qui interdit à sa femme le livre de Calvin, lit en cachette dans son lit... l'épopée obscène des Géants : elle entre dans la chambre, « il eut le temps de fourrer sous son drap un Rabelais qu'il tenait près de lui pour se distraire entre deux dictées ⁴¹ ».

Mais Zénon a-t-il en commun avec Rabelais l'athéisme dont il est question dans *l'Œuvre au noir* ? Car, pour Marguerite Yourcenar, il n'y a pas de problème à ce sujet, sa *Note* érudite parle de « nombre d'athées ou de déistes... à l'époque ⁴² ». Seulement, l'athéisme à l'aube des Temps modernes, est-ce une réalité, ou une croyance de Charles De Coster et une conviction de Marguerite Yourcenar ? En tout cas, pour Gustave Lanson ⁴³, Rabelais aurait fondé le « culte anti-chrétien de la nature » et, pour Abel Lefranc ⁴⁴, il serait même un « athée militant ». Mais selon Étienne Gilson ⁴⁵ et Lucien Febvre ⁴⁶, rien n'est plus opposé à l'esprit de Rabelais et de son temps que la notion d'incroyance.

Si la thèse de Febvre correspond à la réalité des mentalités, Marguerite Yourcenar n'aurait dès lors pas écrit un roman historique du 16^e siècle, *l'Œuvre au noir* serait la projection d'une *Weltanschauung* contemporaine sur la Renaissance. Il est vrai que Zénon apparaît souvent fort en avance sur son temps : quand il parle de la machine humaine, on pense à Descartes, voire à La Mettrie ; et son fantasme d'un automate moins rudimentaire que nous serait déjà de la cybernétique ; lorsqu'il décrit « dans ses rêves, la mobilité des formes de la personne qui fait que chacun y est plusieurs et que plusieurs se réduisent à un », il se montre freudien avant la lettre ; sa réflexion sur le temps rétractile introduit à la durée de Bergson ; sa remarque sur la chose signifiée qui authentifie le signe connote Saussure ⁴⁷... En somme, Zénon n'est pas seulement

une condensation de grands penseurs du 16^e siècle, mais même un précipité de plusieurs siècles de libre pensée... D'où sa remarquable densité. Autre anachronisme néanmoins : l'auteur de *l'Œuvre au noir* utilise l'expression de « libre examen ⁴⁸ », néologisme que De Coster, journaliste, emploie au moins une fois ⁴⁹, mais qu'il avait banni de sa *Légende* au profit du composé « libre conscience », plus archaïsant.

Toutefois, la thèse de L. Febvre est sans doute excessive : un simple meunier déjà vivait un athéisme populaire, comme le révèlent les minutes de son procès ⁵⁰.

Il n'est pas impossible que Rabelais, cordelier, devenu bénédictin, puis médecin de cardinal, puis prêtre, ait d'autant plus pratiqué extérieurement la religion qu'il avait peut-être abjuré intérieurement. Le mot marrane revient plusieurs fois sous la plume de Rabelais. Les marranes étaient ces Juifs d'Espagne qui avaient eu le choix imposé entre l'exil et la conversion (au catholicisme) ; un certain nombre se sont convertis, allaient publiquement à la messe, mais continuaient en privé la pratique du judaïsme. On pourrait imaginer que Rabelais ait été une sorte de « marrane » athée (marrane au sens figuré du terme).

En tout cas, c'est ainsi que nous apparaît Zénon dans *l'Œuvre au noir* : si Zénon est le fils d'une Flamande catholique, — jeune homme, il va étudier la kabbale auprès de Don Blas Vela, qui sera chassé par ses moines comme marrane ! Certes, Zénon ne « judaïse » pas, mais il a développé le même mécanisme de défense ; passant devant une chapelle, il y entre : — « Qu'allez-vous faire parmi ces cagots ? dit Henri-Maximilien. — Me rendre invisible, fit Zénon ⁵¹ ». De même, Zénon « n'avait abjuré ni la religion chrétienne ni la foi catholique, mais il l'eût fait, s'il eût fallu, avec une tranquille bonne conscience ⁵² ».

Si Rabelais est une source avérée, quoique De Coster ait trouvé l'athéisme des *Livres* du curé de Meudon surtout en son propre temps, le 19^e siècle libéral, Marguerite Yourcenar, malgré les apparences, n'a pas subi une influence directe du « Père des lettres belges », bien que l'on puisse établir, pour *l'Œuvre au noir*, à travers des similitudes dues au sujet commun, une certaine descendance spirituelle.

Avant et après le siècle des Lumières, Rabelais, catholique révolté (son rire est ressenti de plus en plus subversif en son

temps même), De Coster, anticlérical mais peut-être encore déiste, Marguerite Yourcenar, humaniste athée, se rencontrent dans une réflexion sur la même période de l'histoire européenne, le 16^e siècle. Or, ce temps connu, dans une certaine mesure, la naissance du rationalisme scientifique, voire la renaissance de l'athéisme antique ou plus largement païen et populaire. Ils apparaissent donc comme des jalons dans l'évolution de la pensée occidentale. Et certes, il ne s'agit pas d'annexer des esprits libres, mais de reconnaître néanmoins en eux les germes ou les ferments de l'émancipation philosophique et humaine.

Université libre de Bruxelles

Notes

- ¹ *Histoire de la Laïcité*, direction scientifique H. Hasquin, deuxième édition revue et augmentée, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1981 (collection « Laïcité »).
- ² Cf. Joseph Hanse, *Charles De Coster*, Bruxelles, Palais des Académies, 1928, pp. 298-299 ; et Jean-Marie Klinkenberg, *Style et archaïsme dans la Légende d'Ulenspiegel*, Bruxelles, Palais des Académies, 1973.
- ³ Charles De Coster, *la Légende et les aventures héroïques, joyeuses et glorieuses d'Ulenspiegel et Lamme Goedzak au pays de Flandres et ailleurs*, édition définitive de J. Hanse, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1959, 523 p.
- ⁴ Expression du jury du concours quinquennal de littérature de 1868, in le « Centenaire de Charles De Coster. Discours de Hubert Krains », Bulletin de l'Académie, t. VI, 1927, p. 103, cité par Raymond Trousson, « Thyl Ulenspiegel, une œuvre d'hier et d'aujourd'hui », *La Pensée et les Hommes*, Bruxelles, n° 12, mai 1980, p. 349.
- ⁵ John Bartier, « De Coster et la Franc-Maçonnerie » (1957), in *Laïcité et Franc-Maçonnerie*, publié par Guy Cambier, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1981, p. 7.
- ⁶ Adolphe Nysenholz, « La Légende de Thyl Ulenspiegel, chef-d'œuvre maçonnique ? », *Problèmes d'Histoire du Christianisme*, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1981, n° 10, pp. 53-74.
- ⁷ a) *L'Histoire des Pays-Bas* (1618), par E. Van Meteren, trad. fr., 1670, ouvrage que De Coster relit dix fois ; *Les Procès des sorcières en Belgique* de J.B. Cannaert, Gand, 1847 ; *La Révolution des Pays-Bas au 16^e siècle*, de J.L. Motley (trad.), 1859-1860 ;
 b) Archives du Royaume, où De Coster travaille ;
 c) Fabliaux, comme « le Vilain mire », « les Aveugles de Compiègne », etc.
- ⁸ *Thyll Ulenspiegel* (De sa vie, de ses œuvres et des merveilleuses aventures par lui faictes et des grandes fortunes qu'il a euz...), nouvellement traduit

- et corrigé de flamant en françoys, Imprimé nouvellement à Paris en l'an 1532, petit in 4°, 40 p., cité in V.-L. Saulnier, François Rabelais *Pantagruel*, édition critique, Genève, Droz, (1946), 1965 (« Textes littéraires français »), p. XXV.
- ⁹ Mikhaïl Bakhtine, *l'Œuvre de François Rabelais et la culture populaire au moyen âge et sous la Renaissance*, traduit du russe par Andrée Robinel, Paris Gallimard, 1970 (« Bibliothèque des idées »), 473 p.
- ¹⁰ Camille Lemonnier, *Charles De Coster*, Bruxelles, Lacomblez, 1894, p. 16.
- ¹¹ M. Bakhtine, *op. cit.*, p. 448.
- ¹² Carl Gustav Jung, « Contribution à l'étude de la psychologie du Fripon », dans C.G. Jung, Ch. Kerenyi, P. Radin, *le Fripon divin*, Genève, Georg, 1958, p. 179.
- ¹³ J. Hanse, *op. cit.*, 1928, p. 187.
- ¹⁴ In la revue *Uylenspiegel*, n° de 1862.
- ¹⁵ Gustave Charlier, *Charles De Coster*, Bruxelles, Office de Publicité, 1942 (« Collection Nationale »).
- ¹⁶ J. Hanse, *op. cit.*, 1928, p. 348.
- ¹⁷ En néerlandais (1895, 1914,...); allemand (au moins huit déjà en 1927); russe (au moins une demi-douzaine); anglais (quelques-unes, dont à New York : 1943); hongrois; polonais; tchèque; suédois (1925); espagnol; etc.
- ¹⁸ Marguerite Yourcenar, *l'Œuvre au noir*, Paris, Gallimard, 1968, pp. 224, 218, 247.
- ¹⁹ *Ibid.*, pp. 184, 87.
- ²⁰ De Coster cité par ex. Van Metren, *op. cit.*, supra (note 7); Yourcenar cite *Mémoires anonymes des troubles aux Pays-Bas*, de J.B. Blaes, Bruxelles, 1859-1860.
- ²¹ M. Yourcenar, *op. cit.*, 1968, p. 303.
- ²² Lettre publiée par Carlo François, dans *Marginales*, n° de 1980, dans le cadre d'un article, « Mise en parallèle: *l'Œuvre au noir* et *la Légende d'Uylenspiegel* », pp. 8-18.
- ²³ Discours édité par Gallimard, 1971.
- ²⁴ Pas uniquement.
- ²⁵ M. Yourcenar, *op. cit.*, 1968, « la Promenade sur la dune », pp. 230, 231, 236, 251.
- ²⁶ *Ibid.*, p. 245.
- ²⁷ *Ibid.*, pp. 40-41, 48, 77, 183, 185.
- ²⁸ *Ibid.*, pp. 185, 67, 201.
- ²⁹ *Ibid.*, pp. 182, 183, 203.
- ³⁰ *Ibid.*, pp. 292-295.
- ³¹ *Ibid.*, p. 281.
- ³² *Ibid.*, p. 172.
- ³³ *Ibid.*, p. 313.
- ³⁴ *Ibid.*, p. 30, 31, 16-17, 55, 56, 57.
- ³⁵ *Ibid.*, p. 105, 138, 283, 171, 193.
- ³⁶ *Ibid.*, p. 267.
- ³⁷ *Ibid.*, pp. 311, 313.
- ³⁸ Zénon de Cittium, qui fonda l'école du Portique, mourut, « âgé de 72 ans, volontairement dit-on, au milieu de la vénération de nombreux disciples », Léon Robin, *la Pensée grecque*, Paris, Albin Michel (1923), 1948 (« l'Évolution de l'Humanité »), p. 410.

- ³⁹ M. Yourcenar, *op. cit.*, 1968, p. 329.
- ⁴⁰ *Ibid.*, pp. 305-306.
- ⁴¹ *Ibid.*, p. 295.
- ⁴² *Ibid.*, p. 330.
- ⁴³ Gustave Lanson, *Histoire de la littérature française*, éd. remaniée par P. Tuffrau, Paris, Hachette, 1951, pp. 250-261.
- ⁴⁴ Abel Lefranc, « Introduction » (1922), *Pantagruel*, in éd. critique de Rabelais (inachevée), 1912-1931.
- ⁴⁵ Étienne Gilson, « Rabelais franciscain », in *les Idées et les lettres*, Paris, Vrin, 1932, pp. 197-241.
- ⁴⁶ Lucien Febvre, *le Problème de l'incroyance au 16^e siècle* (la Religion de Rabelais), Paris, Albin Michel, 1942 (« l'Évolution de l'Humanité »), p. 497.
- ⁴⁷ M. Yourcenar, *op. cit.*, 1968, pp. 160, 163, 279, 195.
- ⁴⁸ *Ibid.*, p. 254.
- ⁴⁹ Charles De Coster, in *Uylenspiegel* du 23 juin 1861.
- ⁵⁰ Carlo Ginzburg, *le Fromage et les vers*, Paris, Flammarion, 1980, p. 37.
- ⁵¹ M. Yourcenar, *op. cit.*, 1968, p. 123.
- ⁵² *Ibid.*, p. 287, (cf. autres attestations, pp. 105, 160, 171, 187, 188).